

Entre Kant et Kosovo

Études offertes à Pierre Hassner

sous la direction de
Anne-Marie Le Gloannec
Aleksander Smolar

PRESSES DE SCIENCES PO

**Sous la direction de
Anne-Marie Le Gloannec et
Aleksander Smolar**

Entre Kant et Kosovo

Etudes offertes à Pierre Hassner

2003



SciencesPo.
Les Presses

Présentation

En hommage à Pierre Hassner, penseur de la violence et de la paix, ce livre rassemble quelques uns de ceux qui l'accompagnent ou le suivent dans sa réflexion sur les relations internationales : Suzanne Berger, Jean-Claude Casanova, Annie Daubenton, Jean-Pierre Derriennic, Jean-Luc Domenach, Carlos Gaspar, François Fejtő, Francis Fukuyama, Timothy Garton Ash, Anna Maria Gentili, Pierre Grémion, Stanley Hoffmann, Joëlle Kuntz, Pascale Laborier, Anne-Marie Le Gloannec, Jacques Lévesque, Pierre Manent, Marie Mendras, Dominique Moïsi, Olivier Mongin, Edward L Morse, Uwe Nerlich, Diana Pinto, Philippe Raynaud, Pierre Rosanvallon, Jacques Rupnik, Jean-Jacques Salomon, Dominique Schnapper, Aleksander Smolar, Marie-Claude Smouts, Nathan Tarcov, Paul Thibaud, Danny Trom, Ole Wæver, Barat Wariavwalla, Samuel F Wells, Jan Zielonka. Les thèmes abordés dans l'ouvrage - violence, guerre et paix, nationalisme, démocratie, quête de l'identité et de l'universel, place de l'individu dans les relations internationales - proposent au lecteur une clé de lecture pour comprendre le XXI^e siècle, et une clé de relecture du XX^e siècle, à l'appui des grands philosophes, de Machiavel à Kant.

Copyright

© Presses de Sciences Po, Paris, 2012.

ISBN PDF WEB : 9782724681543

ISBN papier : 9782724609103

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site **Presses de Sciences Po**, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.



SciencesPo.
Les Presses

Table

Introduction (Anne-Marie Le Gloannec et Aleksander Smolar)

PREMIÈRE PARTIE. PENSER L'ORDRE ET LE DÉSORDRE INTERNATIONAL

Chapitre 1. Les illusions perdues (Stanley Hoffmann)

Chapitre 2. Does the West Still Exist? (Francis Fukuyama)

Reactions to September 11

The nature of the rift between America and its Allies

Is the rift genuine?

Why do these differences exist?

Are we at the end of history?

Democracy's future

Chapitre 3. La guerre et la « démocratie providentielle »
(Dominique Schnapper)

Les horreurs de la guerre

La fragilité de la paix démocratique

L'affaiblissement de la volonté politique ?

Chapitre 4. Utopie en crise (Paul Thibaud)

Utopie

Crise

Contre-utopie

Chapitre 5. Pierre Hassner défenseur de la paix (Pierre Manent)

Chapitre 6. Penser la guerre après le 11 septembre : de la fin de la guerre à la fin de la paix ? (Philippe Raynaud)

De l'équilibre européen à la « fin de la souveraineté »

La guerre à l'âge de la mondialisation

La question terroriste et la guerre limitée

Chapitre 7. L'art de mettre en scène la relation internationale
(Olivier Mongin)

Phénoménologie des situations et orchestration conceptuelle
Entre scénarios et configurations
Changement de paradigme historique ?
La ligne frontière ou l'art de la relation

Chapitre 8. Arms and Politics in Machiavelli's Prince (Nathan Tarcov)

Chapitre 9. On the Logic of Shaping International Order
(Uwe Nerlich)

DEUXIÈME PARTIE. ARRÊTS SUR IMAGES

Chapitre 10. Transatlantic Ills: Diagnosis and Prescription
(Samuel F. Wells)

Following Reagan
Foes and Friends
U.S. Strategies
A Prescription for Transatlantic Cooperation

Chapitre 11. Change and Security in Europe after the Cold War (Ole Wæver)

1968
1989. Interlude
2003
N.D.

Chapitre 12. 9 novembre 1989 – 11 septembre 2001 : l'âge de la mondialisation (Dominique Moïsi)

Le prix de l'empire
L'ambivalence de la mondialisation
Une Europe hybride
L'« universalité » du conflit israélo-arabe

Chapitre 13. La Russie et les États-Unis après le

11 septembre 2001 : l'« énigme » Poutine (Jacques Lévesque)

La substance et l'ampleur du tournant de la politique internationale de la Russie

Les solutions proposées pour résoudre l'« énigme »

Un difficile et pénible processus d'adaptation

Chapitre 14. Pour la paix en Afrique (Anna Maria Gentili)

Fin de l'histoire ?

Une modernisation intolérable

Hypocrisie de la démocratie minimale

Chapitre 15. The Geopolitics of Energy After September 11th (Edward L. Morse)

The Conventional Wisdom about Demand and Supply: Right or Wrong?

Saudi Arabia: Linchpin of the Global Oil System

Russia and the Caspian: The Challenge

Other Hot Spots and Wild Cards

Elements of the New Geopolitics

Chapitre 16. Mondialisation et sociétés du risque (Jean-Jacques Salomon)

Chapitre 17. Un trou noir dans l'espace mondial : le risque environnemental global (Marie-Claude Smouts)

Un agenda hésitant

La nature des risques environnementaux globaux

Quand la nature n'existe plus

Crise écologique, crise politique

TROISIÈME PARTIE. DICTATURES ET APRÈS...

Chapitre 18. Le dernier homme revisité (Carlos Gaspar)

Le cycle infernal

Le futur d'une illusion

Les limites du totalitarisme

Chapitre 19. Pékin pas si loin de Moscou ! (Jean-Luc Domenach)

Chapitre 20. On ne badine pas avec la Russie (Marie Mendras)

L'état de grâce : le temps de la libération

Le grand malentendu de 1991

Ni autoritaire ni démocratique

L'humeur de la société

Chapitre 21. Post-communisme ou post-colonialisme ? Le cas de l'Ukraine (Annie Daubenton)

Culture soviétique ou culture d'occupation ?

Une aide économiquement fraternelle

Les opportunités offertes par la politique intérieure

L'ingérence culturelle

Territoire partagé et territoire canonique

Chapitre 22. Dilemmes d'une double transition post-communiste (Aleksander Smolar)

Chapitre 23. L'Europe centrale et les Balkans à la recherche d'un substitut d'empire (Jacques Rupnik)

L'intégration par l'élargissement de l'UE : modernisation et démocratisation

L'eupéanisation des protectorats dans les Balkans

Entre deux empires

Chapitre 24. The Eastward Enlargement of the European Union: In Search of a Paradigm (Jan Zielonka)

Illusory control and crafting

The futile search for convergence

Building a European super-state

Conclusions: the neo-medieval paradigm

Chapitre 25. De l'histoire falsifiée à l'histoire crédible (François Fejtő)

Chapitre 26. La réception des dissidences à Paris (Pierre

Grémion)

Littérature et samizdat

La réception de L'Archipel du goulag

Ambiguïté de la détente et dynamique d'Helsinki

Une ère sakharovienne

Chapitre 27. The Waters of Mesomnesia (Timothy Garton Ash)

QUATRIÈME PARTIE. LES FRONTIÈRES DE LA DÉMOCRATIE

Chapitre 28. Les formes de la démocratie et l'avenir de l'Europe (Pierre Rosanvallon)

Chapitre 29. La citoyenneté européenne ou les apories du modèle impérial (Anne-Marie Le Gloannec)

Une citoyenneté ténue

Les apories du modèle impérial

L'Europe sans visage ?

Chapitre 30. Au-delà d'un générique : l'« Autre » en Europe aujourd'hui (Diana Pinto)

Chapitre 31. Droit de sécession et droit à la citoyenneté : réflexions à partir d'une note de Kant dans le Projet de paix perpétuelle (Jean-Pierre Derriennic)

Chapitre 32. Sur la frontière, libéralement (Joëlle Kuntz)

Mais qui décide de la limite de l'indécis ? L'ONU !

Chapitre 33. L'agir de l'État dans l'expérience ordinaire (Danny Trom)

Chapitre 34. Multiculturalism and Nation-State (Bharat Wariavwala)

Chapitre 35. Les conséquences éthiques de l'acculturation à partir de l'exemple du développement de l'État en Allemagne (Pascale Laborier)

L'acculturation résiduelle ?

Culture et transferts

Les limites du Sonderweg

Le monde dans notre voisinage ?

Chapitre 36. French Democracy without Borders? (Suzanne BERGER)

Borders

The Disappearance of the Borders?

Are borders disappearing?

Chapitre 37. Les limites de l'Europe (Jean-Claude Casanova)

La chrétienté

L'Occident

Retour à la politique

Indétermination

Les frontières de l'Union

La question turque

La nature de l'Europe

Bibliographie de Pierre Hassner

Introduction

Anne-Marie Le Gloannec

Aleksander Smolar

Ce livre est un hommage. Hommage à un ami, à un professeur, à un collègue. À quelqu'un qui a marqué ceux qui ont contribué à ce volume par ses travaux, son intelligence, le brio de ses analyses, son art du débat et son amitié chaleureuse et attentive.

Spécialiste éminent des relations internationales, Pierre Hassner est à la fois un théoricien, philosophe de la politique, et un observateur subtil de la scène mondiale. Lorsqu'il commente l'actualité, c'est toujours en philosophe. Au cœur de ses réflexions se côtoient ou s'imbriquent des idées fondamentales : la violence, la guerre et la paix, le totalitarisme et le nationalisme, la démocratie, la quête de l'identité et de l'universel, l'individu dans les relations internationales. La vie intellectuelle de Pierre Hassner a été structurée par l'actualité internationale, partagée entre l'Est et l'Ouest, l'Europe et les États-Unis, Paris et Bologne, entre l'étatique et le social, entre stratégie, philosophie et anthropologie.

Formé par l'expérience fondamentale du déracinement, de la persécution et de l'exil loin de sa Roumanie natale, il écrit, plusieurs décennies plus tard : « [...] peut-être, ma seule vocation et ma seule appartenance étaient-elles de rester fidèle à ces “anges déchus” du paradis communiste dont parlait Koestler et, plus généralement, à cette “communauté des ébranlés” dont parle Patocka, de faire de mes petits ébranlements personnels l'écho des grands ébranlements de l'Europe et du siècle. »

Pierre dit lui-même qu'il a « [...] toujours regardé avec envie ceux à qui leur origine ou leur vocation avaient donné un sentiment d'identité, de communauté ou d'appartenance qui me faisaient cruellement défaut ». Hassner a construit sa communauté de remplacement dans les contacts intellectuels et amicaux en France, aux États-Unis, en Italie, en Allemagne et en Europe de l'Est. Dans le monde hassnérien, apparaissent également des militants croisés au cours de différentes initiatives en faveur des droits de l'homme, ainsi que de nombreux amis, d'âge, de profession et d'origine divers, qu'il a rencontrés à différentes périodes de sa vie. L'art de l'amitié est peut-être sa deuxième richesse, après – ou peut-être faut-il dire avant, tant Pierre cultive l'amitié – celle de ses analyses écrites et orales, dispensées lors d'innombrables colloques et conférences.

Les mots de George Orwell, cités d'ailleurs par Pierre en exergue d'un de ses articles, semblent le mieux caractériser la pensée hassnérienne : « Ce qui fait que les gens de mon espèce comprennent mieux la situation que les prétendus experts, ce n'est pas le talent de prédire des événements spécifiques, mais bien la capacité de savoir dans quel monde nous vivons. » Pierre Hassner a su très tôt dans quel monde il vivait. La double expérience totalitaire vécue dans son pays d'origine l'avait vacciné contre la tentation d'irréalité. La connaissance douloureuse de l'autre Europe ne permettait pas non plus l'acceptation « réaliste » du monde de la guerre froide. « Le triple sentiment de l'impuissance : à arrêter le crime, à secourir les victimes, à secouer l'ignorance et l'indifférence d'un Occident satisfait » a constitué un défi permanent de sa vie.

Lorsque ses amis faisaient parfois des plaisanteries sur la complexité de ses analyses, véritables festins de ses fameux « d'une part » et « d'autre part » qui ne s'achèvent jamais par des conclusions simples, il répondait que la compréhension de la complexité du monde ne l'avait pas empêché de prendre une position claire sur les problèmes majeurs. Il était toujours, disait-il – dans une formule devenue célèbre au-delà du cercle de ses amis – avec les « lili », libéraux et libertaires, contre les « bobo », les bolcheviques et les bonapartistes (formule détournée depuis lors...).

Dans les années 1960, Pierre Hassner s'est intéressé au problème des rapports entre les deux blocs, soviétique et occidental, et notamment à l'équilibre des armements. L'année 1968 fait basculer sa réflexion :

l'équilibre nucléaire recouvrait en fait un bouillonnement des sociétés qui finirent par exploser. Après le Printemps de Prague et le Mai de Paris, il se penche sur la manière dont les relations internationales furent influencées par les bouleversements sociaux dans les sociétés occidentales et communistes. Avec l'irruption des sociétés dans les relations internationales, la politique étrangère n'était plus le domaine fermé du soldat et du diplomate. Dès lors, pendant vingt ans, Hassner s'est consacré à l'interaction entre l'opposition bipolaire des deux super-puissances nucléaires, le niveau des États en quête d'indépendance et de liberté d'action, et l'autonomie des sociétés. Il croyait que celles-ci finiraient par ronger ou faire exploser les structures du monde communiste et, donc, du système bipolaire.

Avec la fin du communisme, Hassner vit poindre rapidement de nouveaux dangers. Il ne fut pas surpris par le retour des nationalismes. Déjà, au milieu des années 1960, il évoquait le « spectre qui hante l'Europe, le spectre du nationalisme ». Il perçut aussi sans peine les conséquences profondes de la fin de la guerre froide. Il s'élevait contre une approche systématique et trop binaire de la réalité, refusait une analyse figée fondée sur une opposition *a priori* de la paix à l'intérieur et de la guerre à l'extérieur. Dans un siècle mortifère, des notions plus larges que la paix et la guerre, celles de la violence et du conflit, lui paraissaient plus pertinentes.

Cette conviction est renforcée par son analyse du monde issu de la guerre froide, dans lequel les distinctions claires entre le national et l'international, entre l'État et la société, entre le privé et le public, entre le centre et la périphérie, entre le politique et l'économique, entre le militaire et le civil, entre l'armée et la police, entre la criminalité organisée, la guerre civile et la guerre interétatique sont de plus en plus brouillées. Les nouveaux concepts – la violence et le conflit – se sont avérés utiles pour comprendre l'implosion de l'ex-Yougoslavie, lieu de bataille et d'expression des forces déchaînées après la fin de la guerre froide. L'ex-Yougoslavie fut aussi un exemple tragique des processus globaux analysés par Hassner, processus qui mirent en marche la dialectique de l'universalité et de l'identité. Les réactions identitaires qui revêtirent, dans le Sud-Est des Balkans, des formes violentes, furent aussi des réponses à la mondialisation.

Dans les années 1990, Hassner a constamment oscillé entre la

philosophie politique et la réalité balkanique. Comme il le disait souvent à l'époque, son travail consistait à faire le pont entre Kant et le Kosovo. Dans ce conflit yougoslave, c'est la dimension anthropologique de la violence, voire le problème des passions humaines qui continuent d'accaparer son attention. « Étant parti de la philosophie, puis allé vers la politique internationale, je reviens, par une sorte de cercle, à la philosophie et à l'ordre de l'âme. »

Dans la nouvelle donne après la guerre froide, Hassner suggère une modification de la formule célèbre de Raymond Aron, qui avait fait ses preuves : « Paix impossible, guerre improbable. » En effet, pour Hassner, la paix est devenue un peu moins impossible – parce qu'il n'y a plus de grands affrontements idéologiques bipolaires – et la guerre un peu moins improbable, parce que le monde est revenu à une espèce d'anarchie, devenant imprévisible : « Au lieu d'une situation de "ni guerre ni paix" pendant la guerre froide, nous avons une situation qui juxtapose ou combine à la fois la guerre et la paix. » Avec la fin de la guerre froide, sa réflexion concernant l'utilisation de la force se déplace du problème de la dissuasion vers celui de l'intervention. « Cette intervention est justifiée moins par la nécessité immédiate de la survie que par l'impératif ambigu et contesté des principes universels ou de l'ordre international. » On parle beaucoup, alors, de droit d'ingérence pour des raisons humanitaires. Après le 11 septembre 2001, l'âge de la préemption succède à celui de la dissuasion. Mais il dénonce le risque, voire de la prévention, d'arbitraire, d'instabilité et de souveraineté limitée, imposés à tous les États par les puissants États-Unis.

Une nouvelle ère de la dialectique du terrorisme et de la guerre menée contre lui risque de s'inscrire dans ce que Hassner appelle depuis longtemps la dialectique du bourgeois et du barbare et leur inversion possible, suivant la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. Deux dynamiques opposées qui pourraient s'affronter : l'embourgeoisement du barbare et la barbarisation du bourgeois. Au cours de ces dernières années, Pierre Hassner a souvent exprimé sa crainte que notre monde bourgeois, libéral et démocratique puisse devenir barbare, sous le coup de la peur, de la colère, du sentiment d'avoir été trahi.

Devant le danger de l'extrémisme islamique, le totalitarisme, avec sa synthèse particulière de croyance et de technologie moderne, est de nouveau évoqué. Mais Hassner distingue également d'autres menaces

pour le monde libéral, menaces qui pesèrent sur celui-ci pendant la période de la confrontation avec le totalitarisme. Il cite souvent Arthur Koestler : l'Occident défend une demi-vérité contre un mensonge total. Il cite Simone Weil, parlant de la justice qui fuit le camp des vainqueurs. Il parle aussi du tragique de la politique qui veut que, pour conserver et promouvoir le bien, il faut résister au mal et parfois l'infliger. Avec Hassner, nous sommes loin d'un monde manichéen, organisé selon la lutte simpliste du bien contre le mal.

Première partie. Penser l'ordre et le désordre international

Chapitre 1. Les illusions perdues

Stanley Hoffmann

Pierre Hassner et moi, comme disciples de Raymond Aron, avons passé une bonne partie de notre vie à étudier les relations internationales et nous l'avons tenu comme notre « maître en relations internationales et en hygiène intellectuelle^[1] ». Dans cette phase ultime de ma carrière – j'enseigne à Harvard depuis quarante-sept ans – je tiens à dire à Pierre Hassner tout ce que je lui dois pendant les quarante-six ans de notre amitié et, en particulier, combien ses réflexions sur l'état du monde ont stimulé les miennes.

1. Pierre parle de la violence, mais j'emploie le mot guerre pour la distinguer de ce qu'on pourrait nommer les violences « ordinaires » au sein des États. La guerre a pris, au XXe siècle et au début du XXIe, toutes les formes imaginables. Deux guerres mondiales ont ravagé la planète, redessiné la carte du monde et donné naissance aux idéologies et aux régimes fascistes et communistes. Le système multipolaire (si mal vu par Wilson et par la science politique américaine) avait assuré une sorte de paix entre la chute de Napoléon et la crise de l'été 1914. Il ne s'est pas reconstitué entre Versailles et Munich : le retrait de la nouvelle grande puissance américaine après 1918, l'isolationnisme de la nouvelle URSS et la méfiance qu'elle suscitait en dehors de ses frontières ont laissé le jeu aux vainqueurs européens fatigués et en désaccord entre eux, et aux Allemands galvanisés par Hitler. À la fin de la seconde guerre mondiale, la bombe atomique a fait une fulgurante et atroce apparition, la guerre froide a vite commencé et presque tous les experts en relations internationales ont passé plus de quarante ans à faire la théorie d'une guerre nucléaire entre superpuissances. Nous en avons, Dieu merci, fait l'économie, ce dont nous pouvons tirer une leçon : l'importance

énorme des facteurs intérieurs, à savoir l'optimisme libéral des Américains, convaincus que l'histoire avait plus de chances que la guerre de venir à bout du communisme, l'optimisme marxiste-léniniste qui promettait le triomphe final du communisme sur le capitalisme, la faillite économique et bureaucratique du régime soviétique et le succès de l'économie américaine consommatrice de recettes keynésiennes malgré l'idéologie du libre marché. Cette période, si souvent angoissante – lors du Coup de Prague, de la guerre de Corée, de la crise de Cuba, de celle des missiles en 1983 – paraît aujourd'hui si lointaine que beaucoup de commentateurs américains, dans ce pays à la mémoire courte, parlent de la guerre froide comme d'un affrontement entre deux puissances conservatrices. Comme si une course aux armements frénétique n'avait pas gaspillé des ressources précieuses dans un monde en large partie misérable, et que le risque certain d'une escalade nucléaire en cas d'affrontement conventionnel massif n'avait pas pesé lourdement sur la vie quotidienne. Chassée du domaine des chocs directs entre blocs surarmés, la guerre, pendant ces années, s'est déplacée vers des interventions armées sans risques excessifs : les États-Unis en Amérique centrale et parfois au Moyen-Orient, les Soviétiques pour maintenir l'ordre dans leur empire ainsi qu'en Afrique et en Afghanistan. Et, pendant que les grands découvraient à la fois la nécessité des limites et celle de la maîtrise des armements, l'immense mouvement de décolonisation produisait deux guerres de huit ans (Indochine, Algérie) après avoir fait des centaines de milliers de morts lors de la « partition » de l'Inde, laissé l'ex-Congo belge dans le chaos et abouti à une cascade de guerres entre Arabes et Israéliens.

Après l'effondrement de l'URSS, on a pu croire, le temps d'une nouvelle guerre au Moyen-Orient autour du Koweït, que le modèle sur lequel avait été construite l'ONU et que la guerre froide avait paralysé, à savoir un monde uni contre l'agression sous la direction collégiale des cinq Grands, allait enfin être réalisé. On sait ce qui s'est passé : l'alliance contre Saddam Hussein l'a laissé en place et l'on est entré dans une nouvelle phase (sur laquelle Pierre et moi avons beaucoup écrit), celle des États ou pseudo-États en décomposition, des conflits ethniques où des peuples qui avaient été forcés de coexister dans les mêmes frontières ont retrouvé une haine dont beaucoup ne s'étaient pas douté, et manifesté leur passion

d'indépendance ou de vengeance avec une rare sauvagerie. Les années 1990, en Yougoslavie, en Afrique centrale et orientale, dans plusieurs parties de l'Asie, furent celles des guerres civiles (dont Thucydide avait déjà souligné, dans des passages saturés d'émotion, l'horreur particulière) et des interventions dites humanitaires – ou des non-interventions calculées comme au Rwanda. Leçons : la pire violence est souvent à l'intérieur d'États juridiquement souverains mais fragiles ou artificiels, et seule la force intervenant du dehors peut rétablir une paix (souvent fragile et artificielle) – mais des interventions collectives et menées au nom d'intérêts humanitaires et non égoïstes suscitent de fortes oppositions dans un monde où l'intérêt national reste défini en termes égoïstes. La responsabilité dont les intervenants héritent ne leur sied guère et ils cherchent à la fuir dès que les combats s'arrêtent – ou en s'abstenant d'agir.

Au début du nouveau siècle, en 2001, on avait pu croire que, dans le siècle passé, on avait vu toutes les formes concevables d'atrocités, de génocides et de crimes collectifs. Nous avons continué à raisonner en termes d'États, de peuples aspirant à avoir le leur, donc en termes classiques de relations internationales. Le 11 septembre 2001 a bouleversé cette perspective. Nous savions que les armements modernes rendaient la sécurité derrière les frontières impossible à préserver. Nous savons maintenant que des acteurs non étatiques, des groupes ou groupuscules « privés », avec des armes aussi imprévues que des avions civils volés, pouvaient s'installer un peu partout et frapper, non pas au hasard, mais de préférence les civils et semer la terreur. Le terrorisme n'est pas nouveau, mais il avait été largement un phénomène intérieur, sauf quand les terroristes étaient au service d'un État qui voulait frapper loin. On peut désormais parler d'une guerre universelle qui ne connaît pas de frontières, ce qui rend l'idée de « victoire » parfaitement irréaliste. Des tours de New York aux discothèques de Bali, rien n'est à l'abri. L'imbrication entre conflits ou ambitions étatiques et les terroristes privés mérite des études approfondies. Une guerre contre l'Irak risque de susciter, sans même que Saddam Hussein y soit pour grand-chose, des mouvements terroristes de solidarité ou de nouvelles recrues pour un intégrisme musulman très éloigné du scepticisme laïque de Saddam.

Ainsi, en moins de cent ans, notre pauvre planète aura connu une

sorte de dévaluation des frontières et une multiplication des acteurs sous l'effet de la violence. Nous avons fait bien des pas vers le *one world* des idéalistes, mais ce monde unique a tous les aspects d'une jungle. L'État, national ou non, vit dans une situation parfaitement paradoxale : il est, en fait, ouvert à toutes les formes d'insécurité venues de l'extérieur et ses tentatives pour en venir à bout, en filtrant les entrées ou en surveillant les suspects potentiels, risquent de le livrer aux polices diverses et aux antilibéraux professionnels, ainsi que de créer des citoyens de seconde zone et des immigrés sous contrôle, sans néanmoins atteindre la fameuse *homeland security* dont on se gargarise.

2. Dans l'histoire des théories qui cherchent à nous donner les moyens de comprendre les relations internationales et ceux d'agir sur elles, il y en a deux, en définitive, qui comptent : le réalisme (et ses variantes) et l'idéalisme (et ses variantes). Celui-là nous garantit un « état de guerre » permanent (plus ou moins modéré), celui-ci nous assure que la paix est possible. Pierre Hassner et moi avons assez examiné ces théories pour ne pas avoir à refaire la même copie ici. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'elles méritent la même mauvaise note. Ni l'une ni l'autre ne nous sont d'un grand secours dans le monde tel qu'il est.

Le vaste *corpus* du réalisme, de Thucydide (qui d'ailleurs est trop subtil et profond pour se laisser enfermer dans un « cadre conceptuel ») aux néo-réalistes d'aujourd'hui, a certes bien des mérites. Les relations inter-étatiques ressemblent souvent à l'univers des réalistes : quête de la puissance, objectifs de sécurité et de domination, importance de la force militaire, différences entre les grands et les autres, jeux d'équilibre et de coalitions, etc. : on connaît la chanson. Morgenthau en a fait un hymne, Aron une symphonie d'une complexité mahlérienne, Kenneth Waltz une monodie d'une simplicité digne d'Erik Satie. Mais les problèmes sont multiples. L'hypothèse selon laquelle la combinaison de la nature humaine et de l'anarchie internationale contraint les acteurs à poursuivre les mêmes buts est fautive, en ce sens que les États ne visent pas que la survie et la sécurité et font des choix quant à tout le reste ; ils choisissent aussi des modalités différentes de sécurité et des stratégies différentes de survie suivant leur situation géographique, leurs expériences historiques, leurs moyens et leurs régimes (les meilleurs des réalistes,